

Plonger dans le mur

EXPOSITION

Le mur a ouvert. *Le mur* est l'exposition de la Maison rouge censée présenter les œuvres de la collection d'Antoine de Galbert. Mais c'est un prétexte. L'exposition montre en réalité bien autre chose, et d'ailleurs, elle fait bien plus que montrer.

Entrer dans *Le mur*, c'est se sentir mis au défi. Nous voilà face à une masse d'œuvres compacte, dense, inanalysable. Même le regard le plus patient ne peut s'attarder sur chacune, l'isoler, puis prendre le temps de se tourner vers une des tablettes mises à disposition (et qui remplacent les cartels), de compulser alors le titre de l'œuvre observée, son auteur, sa date, voire sa technique. L'individualisation est impossible. Du moins pour le spectateur d'aujourd'hui, car en longeant *Le mur*, on pense au tour de force descriptif d'un Diderot, nullement impressionné par l'accrochage bord à bord, dorure contre dorure, des tableaux du Salon, l'on se dit alors que le *white cube*, malgré les coups de boutoirs expographiques portés contre ses cimaises éthérées, reste le paradigme déterminant de notre manière de voir.

Face à la masse, le regard éperdu cherche alors un recours et guette une superstructure qui organiserait le courant. Mais les œuvres se succèdent et se surmontent sans qu'une dy-



namique unificatrice ne les entraîne dans le sens unique d'un discours. Alors, le vertige nous prend. Pourtant combien d'œuvres sont ici présentées? 1200. Combien sur les cimaises du Louvre, du Centre Pompidou ou du Musée des Beaux-Arts de Lyon? Infiniment plus. Mais éprouve-t-on ce même vertige lorsqu'on visite ces géants muséaux? Non. Non car ceux-ci racontent des histoires. Avec de joyeux débuts et de rassurantes fins. Une période se finit, le code couleur des salles change et la période suivante, le nouvel-isme, s'amorce, pour ensuite laisser place à son successeur, etc. Rassurante narration, salvatrice diachronie du musée. Au long du mur de la Maison rouge, aucun paratexte n'interrompt la logorrhée des œuvres. Et ceci est tout volontaire. Afin d'être absolument certain que l'accrochage de son exposition ne produise aucun effet de discours sur l'art, Antoine de Galbert l'a confié à un algorithme. Aveugle aux œuvres, celui-ci ne les agence qu'en fonction de leur numéro d'inventaire, de leurs dimensions et de la surface disponible, le but étant d'obtenir l'agencement optimal.



namique unificatrice ne les entraîne dans le sens unique d'un discours. Alors, le vertige nous prend. Pourtant combien d'œuvres sont ici présentées? 1200. Combien sur les cimaises du Louvre, du Centre Pompidou ou du Musée des Beaux-Arts de Lyon? Infiniment plus. Mais éprouve-t-on ce même vertige lorsqu'on visite ces géants muséaux? Non. Non car ceux-ci racontent des histoires. Avec de joyeux débuts et de rassurantes fins. Une période se finit, le code couleur des salles change et la période suivante, le nouvel-isme, s'amorce, pour ensuite laisser place à son successeur, etc. Rassurante narration, salvatrice diachronie du musée. Au long du mur de la Maison rouge, aucun paratexte n'interrompt la logorrhée des œuvres. Et ceci est tout volontaire. Afin d'être absolument certain que l'accrochage de son exposition ne produise aucun effet de discours sur l'art, Antoine de Galbert l'a confié à un algorithme. Aveugle aux œuvres, celui-ci ne les agence qu'en fonction de leur numéro d'inventaire, de leurs dimensions et de la surface disponible, le but étant d'obtenir l'agencement optimal.

La première exposition de la Maison rouge, *L'Intime*, organisée par Antoine de Galbert himself, Paula Aisemberg et Gérard Wajcman (en dix ans, on est donc passé de trois personnes, dont un psychanalyste – ce qui devrait compter double – à un unique algorithme) s'était déjà construite sur

le refus du regard savant, institutionnel, qui choisit et sélectionne les œuvres au vu de leur valeur, de leur place dans le récit autorisé de l'histoire de l'art et de leur caractère tantôt exceptionnel, tantôt représentatif. L'esquive de *L'Intime* avait consisté à reconstituer à l'identique de pièces telles que des collectionneurs les avaient aménagées – plutôt que de juxtaposer un cartel, une œuvre côtoyait ainsi une lampe de chevet et une table de nuit. L'objectif était d'«exposer les œuvres d'une collection avec le regard du collectionneur sur les œuvres de sa collection.» sans qu'aucun des regards institutionnellement autorisés n'intervienne. Avec son commissaire aveugle, *Le mur* propose, une belle et radicale poursuite de la réflexion

de Galbert collectionnait vraiment, c'était ces regards renvoyés? Et si, en montrant sa collection, Antoine de Galbert n'exposait pas ses œuvres mais proposait une expérience de regard?

L'Intime cherchait à faire le portrait du regard du collectionneur, un regard contenu, un regard en intérieur, domestique et domestiqué. *Le mur*, en déroulant la collection sur une surface dangereusement lisse, non pas close sur elle-même, mais parfaitement tendue vers l'infini, fait le portrait d'un regard dévorant, trou noir où se précipitent une à une les œuvres, sans qu'aucun terme ne soit fixé au processus – car c'est bien là le propre de la collection : courir sans cesse vers l'œuvre suivante tout en sachant qu'aucune œuvre acquise n'aura force de clôture. Il nous semble que plutôt que des œuvres, c'est bien ça que présente *Le mur*. Plus encore, c'est ça qu'il nous fait ressentir. Ceci doit être souligné car peu d'expositions provoquent, par leur seul agencement, un sentiment : un avis, une opinion, oui ; un sentiment, non. Ici, on ressent physiquement cet infini en puissance qu'est la collection, on perçoit la fièvre accumulée du collectionneur.

D'ordinaire, la pulsion est exclue des musées. Ce n'est pas seulement le discours porté sur les œuvres qui y est normé, c'est aussi le rapport entretenu avec elles. À la Maison rouge, au contraire, un art de l'exposition-pulsion se développe. Non, une œuvre n'est pas qu'un support de savoir et de contemplation : elle est aussi un objet de désir. Non, une cimaise n'est pas qu'un efficace outil de rangement : son orthogonalité peut s'avérer trompeuse, se troubler, s'animer, et il se peut qu'en croyant longer un mur, ce soit en réalité dans un maelstrom qu'on descende.

§ Nina Leger

1. Gérard Wajcman, «Intime collection, in Coll. L'Intime, le collectionneur derrière la porte, «Privées», Paris, Fage/La Maison rouge, 2004, p. 26.

Le mur, œuvres de la collection Antoine de Galbert, La maison rouge, 10 boulevard de la Bastille 75012 Paris, jusqu'au 21/09/2014
Catalogue Fage/Maison rouge, 38 euros

